

Lother, « craignant qu'il ne fût délivré par quelques-uns de ses fidèles, l'emmena malgré lui à Aix-la-Chapelle ».

Le but de Lother ne fut pas atteint : cette odieuse cérémonie, loin de consolider l'œuvre du Champ du Mensonge, porta la compassion et le remords dans toutes les âmes : les peuples oublièrent les fautes du monarque pour ne plus voir que les malheurs du père et l'impiété du fils. L'agitation était extrême dans toute la Gaule et la Germanie : les frères bâtards du vieil empereur, l'archevêque Drogo et l'abbé Hughe, retirés auprès de leur neveu Lodewig le Germanique, ne cessaient de l'exciter à intervenir en faveur de son père. Lodewig qui, des trois fils aînés, était le plus accessible aux bons sentiments, eut avec Lother une entrevue à Mayence, afin de l'engager à traiter moins durement le monarque déchu : n'ayant rien obtenu, il rompit complètement avec son frère aîné, et envoya son oncle Hughe à Peppin, qui, soit légèreté, soit jalousie contre Lother, se laissa entraîner. Peppin et Lodewig ne pouvaient souffrir la suprématie ni de leur père ni de leur frère. Une partie de la France et de la Bourgondie était déjà en révolte ouverte, lorsque Lodewig le Germanique appela aux armes les Franks et les Germains, et Peppin, les Aquitains et les Neustriens d'entre Seine et Loire : Lother ramena son père d'Aix à Paris, y manda tous ses *fidèles*, essaya un moment de s'y maintenir à la tête des partisans qu'il conservait parmi les Gallo-Franks, puis, se voyant près d'être cerné de tous côtés par ses masses insurgées, il se décida à relâcher son père, le laissa au couvent de Saint-Denis (1^{er} mars 834), se retira précipitamment de la Seine vers la Saône et le Rhône, et ne s'arrêta qu'à Vienne, s'adossant aux Alpes et à l'Italie pour pouvoir combattre ou négocier avec moins de désavantage.

Lodewig le Pieux, aussi soudainement rétabli qu'il avait été inopinément renversé du trône, vit autour de lui, dès le lendemain de la fuite de Lother, une armée qui eût suffi à poursuivre le fils rebelle; Lodewig ne le voulut point faire, et ne voulut pas même reprendre

les armes et les ornements impériaux que lui rendait *le peuple*¹, avant d'avoir été « réconcilié », c'est-à-dire relevé de sa pénitence, dans l'église de Saint-Denis, par quelques évêques qui étaient présents. Il montra, dans toute sa conduite, sa faiblesse accoutumée : après avoir publié une amnistie générale, au lieu de marcher droit à Lother et de le forcer sur-le-champ à se soumettre, il se contenta de lui envoyer des députés pour lui offrir son pardon et lui enjoindre de se rendre à Aix; puis il s'en alla de Saint-Denis à Kiersi-sur-Oise, y reçut et y remercia ses libérateurs Peppin et Lodewig et tous ses vassaux, qui lui renouvelèrent leurs serments; de là il partit pour Aix-la-Chapelle. Judith, délivrée du monastère de Tortone par les *fidèles* que le vieil empereur avait en Italie, vint bientôt rejoindre son époux.

La conséquence naturelle des délais de l'empereur fut de rendre espoir et force à la faction de Lother, qui refusa de comparaître à Aix, fit venir des renforts d'Italie, et s'appréta à ressaisir l'offensive en Bourgondie; mais, menacé à la fois par les forces de son père et de ses deux frères, il dut se rendre au camp de l'empereur, confesser ses fautes et jurer d'obéir désormais à tous les ordres du vieux monarque qui lui pardonna et lui laissa le royaume d'Italie. Bientôt après (novembre 835), un synode d'évêques, réuni à Metz, couronna de nouveau l'empereur. La subordination du pouvoir impérial au corps épiscopal fut ainsi constatée plus solennellement encore par la restauration de Lodewig le Pieux que par sa chute.

Mais l'important et le difficile, c'était le règlement de la position respective des fils de l'empereur, puisque l'on considérait tous les actes antérieurs comme anéantis par les événements de 834. Un plaid

1. Les termes de l'historien Nithard sont remarquables : « le peuple (*plebs*) nombreux qui était présent, ayant recouvré le roi, se porte à la basilique de Saint-Denis avec les évêques et tout le clergé, ... impose la couronne et les armes à son roi, et se met en devoir de délibérer sur le reste. » Cette masse populaire qui *délibère*, fait habituel chez les anciens peuples celtiques et teutoniques, est, au IX^e siècle, un fait exceptionnel, extraordinaire, un fait de révolution, comme le remarque M. Ampère, *Hist. lit.*, t. III, p. 170.

général avait été convoqué à cet effet à *Stremiacum* (Crémieux), près de Lyon, pour le mois de juin 835. L'empereur et les rois d'Aquitaine et de Bavière s'y rendirent; mais Lothar protesta par son absence contre ce qui allait être décidé : il fut entièrement exclu du partage. L'empereur ajouta à l'Aquitaine toute la région d'entre Loire et Seine, avec vingt-huit cantons du nord-ouest de la Gaule; à la Bavière, presque toute la Germanie et l'extrémité nord de la Gaule; à l'Allemagne, lot primitif de Karle, la Bourgogne presque entière, la Provence, la Gothie, et une grande partie du nord-est de la Gaule.

C'était un retour complet aux vieux partages barbares; mais il y avait quelque chose de pis encore que cette mauvaise politique : c'est que cette politique n'était pas sérieuse, et que Lodewig et Judith ne voulaient qu'effrayer Lothar, et l'obliger à une transaction favorable au jeune Karle. Judith, une fois armée du partage de Crémieux, ne songea plus qu'à réconcilier Lothar avec son fils, en lui présentant l'espoir de l'annulation de cet acte. Lothar promit de se rendre bientôt en Gaule. Mais, atteint d'une épidémie qui emporta la plupart des chefs du parti unitaire réfugiés en Italie, il ne put passer les monts, et, à peine rétabli, il montra des dispositions hostiles. Son père s'appretait à passer en Italie, au printemps de 837, pour le réduire à la soumission; les irruptions réitérées des hommes du Nord le retinrent en Gaule.

La piraterie danoise prenait un développement formidable, à la faveur des discordes des Franks. La Frise était incessamment désolée : les Danois avaient saccagé à trois reprises l'île de Walcheren, le pays d'Utrecht et Dorestadt près de Nimègue, le grand marché du commerce de la Frise; ils venaient de brûler Anvers et la Brille (Briel), tandis que d'autres *Nordmans* couraient tout le long des côtes gauloises, et ruinaient le grand monastère de l'île de Noirmoutier. La flotte qui devait défendre les côtes de la Frise et les bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, fut réorganisée; puis l'empereur alla tenir le plaid général à Aix-la-Chapelle. Le partage de

Crémieux fut revisé dans cette assemblée, et le lot de Karle prodigieusement augmenté aux dépens de Peppin et de Lodewig : on lui donna la Frise, la Batavie et toute la région entre la Meuse, la Seine et la mer, puis entre la Seine et la Loire. On visait évidemment à reconstituer le royaume des Franks au profit de Karle, et on ne voulait laisser à Peppin et à Lodewig que l'Aquitaine et la Bavière.

L'irritation de ces deux princes était extrême; mais l'empire était encore trop près des événements de 833 et 834 : les masses répugnaient à la guerre civile. Peppin et Lodewig consentirent donc provisoirement à ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Peppin, « qui passait les jours et les nuits à table », dit une chronique saxonne, « devenait imbécile et maniaque à force de boire » : il oublia ses griefs sans beaucoup de peine, et vint, l'an d'après (septembre 838), à Kiersi, assister au couronnement de Karle, qui, alors âgé de quinze ans, fut admis solennellement par son père au nombre des guerriers, et envoyé régner entre Seine et Loire. Lodewig le Germanique eut moins de patience : il se mit en correspondance avec Lothar, et, à la suite d'une entrevue orageuse avec son père, celui-ci l'ayant déclaré déchu de tous droits sur l'Austrasie et sur les régions germaniques à lui assignées par le plaid de Crémieux, il prit les armes, souleva une grande partie des Allemands, des Thuringiens, des Franks orientaux, et arriva à Francfort au moment où l'empereur marchait de son côté vers cette résidence royale.

L'armée impériale, convoquée en toute hâte à Mayence au mois de décembre 838, passa le Rhin malgré les troupes du roi de Bavière; les fidèles Saxons joignirent l'Empereur; les Germains, qu'avait séduits Lodewig le Germanique, l'abandonnèrent, et le fils rebelle fut réduit à se sauver en Bavière, d'où il revint implorer la merci de son père à Bodoma, près de Bregentz, sur le lac de Constance. L'empereur lui pardonna, mais ne lui laissa que la Bavière.

La situation brillante où se trouvait Karle ne rassurait pas sa mère. La santé du vieil empereur déclinait sensiblement, et Judith

comprenait bien que tout ce qu'il aurait fait serait remis en question le lendemain de sa mort; elle ne se flattait pas que Karle pût résister à ses frères coalisés. Elle revint donc à ses anciens projets de réconciliation avec Lothar : la fin prématurée de Peppin, mort des suites de ses débauches le 13 décembre 838, fut pour Judith un incident avantageux; elle pressa l'empereur d'expédier à Lothar une nouvelle ambassade pour l'attirer en Gaule à tout prix. Lothar céda cette fois et se rendit à Worms auprès de son père, qui lui fit aussitôt la proposition d'un partage de l'Empire entre lui et Karle, à l'exclusion de Lodewig et des deux jeunes fils qu'avait laissés Peppin : Lodewig du moins conservait la Bavière; mais on projetait de dépouiller entièrement les fils de Peppin, quoique le peuple d'Aquitaine dût choisir un roi entre eux, aux termes des constitutions de l'Empire. Tout l'Empire, sauf la Bavière, fut divisé en deux lots dont l'un comprit l'Italie, la Germanie, la plus grande partie de l'Austrasie, et la moitié orientale de la Bourgondie; l'autre lot renferma la Neustrie entière, les cantons austrasiens à l'ouest de la Meuse, et quelques autres au delà de ce fleuve, la portion de la Bourgondie à l'ouest du Rhône et de la Saône, l'Aquitaine, la Septimanie, la Marche d'Espagne et la Provence. Lothar eut le choix, et prit le premier lot.

Ce nouveau partage, le plus absurde, le plus arbitraire et le plus injuste qu'eût encore tenté la cour impériale, fut accueilli par une violente révolte en Aquitaine et par de nouveaux préparatifs de guerre en Bavière. Mais le vieil empereur s'attachait plus opiniâtrément à ses desseins à mesure qu'il sentait approcher ses derniers jours : il assembla de grandes forces pour contenir le roi de Bavière, et pour réprimer les irruptions des Danois et des Slaves, qui ravageaient au loin les frontières; il prit en personne le commandement d'une autre armée réunie à Chalon-sur-Saône en septembre 839, et entra en Aquitaine avec sa femme et son fils Karle. Beaucoup de seigneurs aquitains prêtèrent serment à Karle, et lui restèrent attachés depuis : Clermont, Poitiers, les principales villes, se soumirent; mais le parti

national aquitain, qui avait proclamé roi le jeune Peppin II, fils aîné de Peppin I^{er}, se défendit avec acharnement dans les lieux forts et les montagnes. L'empereur s'engagea, à la suite des rebelles, dans le canton montueux de Turenne : l'automne était sec et brûlant; le typhus se mit dans l'armée impériale, et l'empereur fut obligé de ramener péniblement sur Poitiers les restes de ses troupes harassées.

Il ne put s'y reposer que quelques semaines : à l'entrée du carême de 840, on lui manda d'Austrasie que le roi de Bavière avait décidément relevé l'étendard, séduit bon nombre de Germains, envahi l'Allemagne et toute la rive droite du Rhin. Cette nouvelle, qui ne devait aucunement surprendre le vieux monarque, le jeta dans une sombre tristesse, sans le décider à modifier ses projets : malgré la saison encore rigoureuse, malgré ses infirmités, il partit sur-le-champ pour Aix, et, comme l'année précédente, n'eut qu'à paraître au delà du Rhin pour rejeter son fils en Bavière; la masse des populations germaniques lui était restée dévouée. L'empereur se rabattit ensuite sur Mayence; il avait donné rendez-vous à Lothar à Worms, probablement pour délibérer avec lui sur l'exhérédation définitive de Lodewig le Germanique; mais Lothar ne revit pas son père. Lodewig le Pieux s'était fait préparer une habitation d'été dans une île du Rhin près de Mayence; il s'y alita et ne se releva plus.

Sa fin fut profondément triste : il gémissait non sur lui-même, il n'avait pas été assez heureux pour regretter la vie! mais sur les calamités qu'il léguait pour héritage à sa famille et à son peuple. Il ne pouvait malheureusement pas se rendre le témoignage de n'avoir point contribué à ces calamités. Il envoya à Lothar la couronne impériale, en lui recommandant de garder sa foi à Karle et à Judith; il pardonna, « non sans amertume de cœur », à son fils Lodewig, « qui conduisait par la douleur vers la mort les cheveux blancs de son père », et s'appréta avec ferveur, et presque avec joie, à passer de ce monde dans une vie meilleure.

Tandis que son frère Drogo et les autres évêques accomplissaient autour de lui les rites qui accompagnent « le départ des âmes », « il tourna le visage du côté gauche, et, rassemblant tout ce qui lui restait de force, il s'écria d'une voix courroucée : « Huz! huz! » ce qui signifie : « Dehors! dehors! » comme pour chasser le malin esprit, qui lui était apparu; puis il leva les yeux au ciel en souriant et expira (20 juin 840). Il était âgé de soixante-deux ans. L'évêque Drogo ramena le corps de Lodewig le Pieux à Metz, et l'inhuma près de sa mère, la reine Hildegarde, dans la basilique de Saint-Arnulfe ou Saint-Arnoul.

Lodewig le Pieux avait reçu l'empire carolingien à l'apogée de sa grandeur; il le laissait à deux pas de sa ruine : cet héroïque Empire, qui avait conquis la Germanie à la société chrétienne, relevé l'Église de Gaule, agrandi et consolidé la puissance alors civilisatrice de la papauté, et sauvé l'Europe de la conquête musulmane, se mourait de fatigue après avoir fini sa tâche; œuvre transitoire des nécessités providentielles, assemblage mal cimenté de parties hétérogènes, il avait été maintenu par une série incessante de victoires comparables à celles des Romains, et par les efforts presque surnaturels de quatre générations de grands hommes. Mais la nature était épuisée dans la famille des Karle : cette race glorieuse ne devait plus enfanter de héros, et, les éléments divers qu'on avait pliés à l'unité factice de l'Empire reprenant leurs impulsions instinctives, deux tendances diverses s'associaient pour pousser au démembrement, la tendance de chaque grande région à constituer dans son sein une nationalité nouvelle, et la tendance des seigneurs à s'ériger en petits souverains héréditaires dans leurs comtés et leurs bénéfices.

Comme le remarque l'historien Guizot, il avait fallu la fixité, au moins relative, imposée durant un demi-siècle par Charlemagne à la perpétuelle tempête du monde gallo-germanique, pour que cette double tendance pût aboutir et que les éléments nationaux et politiques acquissent une consistance susceptible d'une forme quelconque.

Charlemagne, ainsi qu'il arrive aux plus grands génies politiques, avait ainsi fait, à beaucoup d'égards, le contraire de ce qu'il voulait faire. La royauté, affaiblie moralement par les malheurs de Lodewig le Pieux et par sa subordination à l'épiscopat, affaiblie matériellement par la dissipation des terres du domaine, et d'ailleurs divisée et armée contre elle-même, était incapable de s'arrêter sur la pente de son irrémédiable décadence : l'aristocratie épiscopale, qui s'était élevée sur la tête de la royauté, n'avait ni les lumières ni les forces nécessaires pour utiliser la suprématie dont elle s'était saisie, et laissait échapper de ses mains la cause unitaire pour laquelle ses plus illustres chefs avaient tant combattu, trop combattu peut-être! L'épiscopat avait déjà bien assez de peine à défendre les biens de l'Église contre les usurpations croissantes des gens de guerre. Des trois pouvoirs politiques existant dans l'Empire, c'était le pouvoir de l'ordre des leudes, des grands laïques, le moins éclairé, le plus désordonné, le plus anarchique des trois, qui gagnait peu à peu la prépondérance, non point honorifique, mais effective. Un ordre nouveau devait sortir de cette anarchie. L'ère féodale était proche.

III

Au moment de la mort de l'empereur, Lothar était en Italie; Lodewig, en Bavière; Karle et sa mère, à Poitiers. Lothar se hâta d'assembler les milices de la Lombardie, et de se diriger vers la région orientale de la Gaule, qui lui avait été attribuée par le pacte de Worms; il envoya devant lui des messagers « par toute la France », pour sommer les dignitaires et les bénéficiaires de la couronne de venir vers lui et de lui jurer fidélité, comme empereur et chef de la nation franke. La plupart obéirent : leur concours enfla le cœur de Lothar, et « il commença de délibérer par quels moyens il pourrait envahir tout l'Empire ». Il fit porter des paroles d'amitié